

Forum culturel

2022



La femme

**dans la société traditionnelle :
sa place au Congo**

Actes du 9^{ème} Forum culturel organisé
par les Missionnaires Xavériens au Musée du Kivu
(Muhumba-Bukavu, le 19.03.2022)

Photo de la 1^{ère} page : visage de la statue KABILA, l'esprit tutélaire des jeunes mamans. Elle vient du territoire de Lulua (Kasaï Occidental), groupement Bakwa Katawa. La statue, dite "porteuse de coupe", a été sculptée sur du bois par Kalombo Mutamba au début du siècle XX^e. Vers 1932, le chef Kalamba Mukembe la reçoit de son grand père Mwanangana Kalamba. La statue, très élaborée en tatouages et symboles, pouvait être utilisée lors des cérémonies d'une nouvelle naissance. La statue était mise au centre de la danse afin que les participants y posent des cadeaux. Elle représente la femme qui offre et qui met au monde. On unit ainsi l'élément fonctionnel (la coupe pour les offrandes) avec l'élément esthétique représentatif (l'enfant). Elle est exposée au Musée du Kivu.



PRÉSENTATION DU FORUM



Rév. P. CIBAMBO RUBIBI Bernard, SX

Nous avons tous le beau souvenir des soirées passées au village, sous la belle étoile, en train de penser, écouter et échanger sur nos cultures et traditions. Comparativement, pour nous, les Missionnaires Xavériens, l'arbre à palabres est le Musée du Kivu autour duquel nous nous réunissons chaque année à l'occasion du forum culturel. Il a été placé dans un cadre approprié pour qu'il continue à rappeler aux générations à venir leur sens d'appartenance, ainsi que l'existence de certaines valeurs culturelles auxquelles elles peuvent continuer à s'identifier. Ceci, pour permettre à quiconque le désire, surtout aux missionnaires étrangers, d'avoir accès à notre riche patrimoine culturel.

Ce soubassement culturel est le point de départ pour affronter tout discours qui structure notre existence, même des questions délicates, comme la relation entre l'initiation chrétienne et les initiations traditionnelles. À ce sujet, les paroles du Pape Paul VI, au Symposium de Kampala en 1969, sont d'une profondeur inégalable. Il disait : « vous pourrez demeurer sincèrement africains même dans votre interprétation de la vie chrétienne ; vous pourrez formuler le catholicisme en termes absolument appropriés à votre culture et vous pourrez apporter à l'Église catholique la contribution précieuse et originale de la 'négritude' dont, à cette heure de l'histoire, elle a particulièrement besoin »¹.

Étant donné que le dialogue interculturel a été toujours un élément constitutif du charisme xavérien, nous concevons l'existence du Musée du Kivu comme un de ces moyens pouvant permettre aux missionnaires qui travaillent au Congo de pérenniser le dialogue entre l'Évangile et les cultures.

Dix ans sont déjà passées et un petit parcours a déjà effectué : le 9 mai 2012, le p. André Tam, missionnaire xavérien, est investi *mwami* par le chef traditionnel de Mulungu en le chargeant officiellement de sauvegarder la culture *lega*. En 2013, eut lieu l'inauguration du Musée du Kivu, en fixant ses instances

¹ Paul VI, "L'Église d'Afrique à l'heure africaine", *Homélie en conclusion du symposium des évêques d'Afrique*, Kampala 21.07.1969, disponible dans le site <https://www.vatican.va/>

et ses objectifs. Depuis 2014, chaque année autour de la date du 19 mars, le *forum culturel* a réfléchi sur un thème qui permette d'approcher les valeurs culturelles, traditionnelles et chrétiennes.

Pour cette année 2022, nous avons choisi comme thème de notre *forum* « La place de la femme dans la culture traditionnelle africaine ». En abordant cette question, au cours du mois de mars dédié à elle, nous avons pensé souligner le fait que la femme, alors qu'elle a toujours été le moteur de la famille africaine, a souvent été marginalisée et reléguée au second plan surtout dans les instances décisionnelles. Est-il possible d'expliquer ce phénomène à la lumière de nos cultures aujourd'hui ? Comment ?

Sous la modération du père Aimé Mitengezo, recteur de la Maison de formation de Vamaro, quatre intervenants, que nous remercions très cordialement, nous ont aidés à approfondir ce thème. La sœur Teresina Caffi, missionnaire de Marie Xavérienne, nous a parlé de la femme dans la Bible. Le professeur Paulin Bapolisi, de l'Institut Pédagogique de Bukavu, nous a parlé de la femme dans la culture traditionnelle des Bashi et des Bahavu. Madame Mimi Émilie Matalanga quant à elle, nous a fait un exposé sur la femme dans la tradition culturelle des Bakongo. Madame Godelive Tshibola Kanku a enfin donné la vision de la femme dans la tradition culturelle des Baluba. Nous trouverons dans ces exposés bien structurés, une excellente somme de heurs et de défis que présentent les femmes au sein de notre société traditionnelle et moderne. Bonne lecture à tous !

Père Cibambo Rubibi Bernard, sx
Supérieur régional

Une curiosité

Quand est-ce que les Xavériens ont commencé à s'intéresser de l'art africain ?

À Bukavu, les visiteurs du Musée du Kivu se posent cette question. St Conforti, leur fondateur, venait à peine de fonder l'Institut quand il songea à créer un Musée d'Art à Parme. Il le commença en 1901. Pour cinq décennies, les Xavériens étant seulement en Chine, s'intéressaient à l'art chinois. C'est en 1950 que les premiers confrères arrivèrent en Afrique, en Sierra Leone, puis, en 1958, au Congo. En avril 1966, un groupe de Xavériens participe à Dakar (Sénégal), au 1^{er} Festival mondial des arts africains, organisé par le président et poète Léopold Senghor et l'écrivain Alioune Diop.

La revue xavérienne *Fede e civiltà*, dirigée par le père Vanzin qui fut au Congo, publia en août 1966 un volumineux rapport de cet événement en 202 pages. Selon les recherches actuelles, c'est le premier recueil systématique de l'intérêt xavérien porté sur le dialogue avec la culture et l'art d'Afrique.

LA FEMME DANS LA BIBLE

Rév. Sr. CAFFI Teresina, mmx



Missionnaire de Marie Xavérienne de Bergame (Italie), elle est en Afrique depuis 1982, d'abord au Burundi puis au Congo RD. Elle a une licence en théologie biblique à l'Université Grégorienne de Rome. Elle dirige le journal de son Institut et se consacre à l'enseignement à Bukavu.

C'était vers la fin de 1800. *Elizabeth Cady Stanton* (1815-1902), de l'église méthodiste des États Unis, mariée et mère heureuse de sept enfants, après une vie engagée pour la dignité des femmes, écrivit, à l'aide d'un comité, « *La Bible de la femme* », en deux volumes. Elle y fait un commentaire scientifique de tous les passages concernant la femme, car elle avait compris que défi pour les femmes est celui de s'approprier des outils culturels nécessaires pour analyser les textes bibliques, pour libérer la Parole de Dieu des lourdes manipulations patriarcales. Elle concluait : *Nous nous demandons donc si la condition de la femme dans l'Église chrétienne d'aujourd'hui est compatible avec la Parole de Dieu !*

1. Dans l'Ancien Testament

Parler de femmes (j'utilise le pluriel) et Bible, demande d'abord de connaître le contexte culturel où est née la Bible : la vie du peuple juif. Ce contexte a influencé la Bible et en même temps en a été influencé. Nous savons que pour les croyants en l'inspiration de la Bible, cette inspiration concerne ce que Dieu a voulu nous révéler « pour notre salut » (*Dei Verbum*, 11), et que ce message est transmis à travers la culture limitée de l'écrivain(e)¹. L'un des défis dans

¹ Dans un contexte qui excluait l'accès à la culture intellectuelle de la part des femmes, les pages de la Bible ont été écrites surtout par des hommes, mais il y a des pages qu'on peut directement leur attribuer, telles que le cantique de Déborah (Jg 5), le cantique d'Anna, la mère de Samuel (1S 2) ... Le cantique qui célèbre la sortie d'Égypte (Ex 15) est probablement l'œuvre de Marie, sœur de Moïse, et des autres femmes... Ne peut-il y avoir des auteurs femmes de quelques Psaumes ?

l'approche de la Bible est justement savoir détecter l'or, l'essentiel, le message, en évitant en même temps l'approche fondamentaliste et la relativisation de tout le contenu.

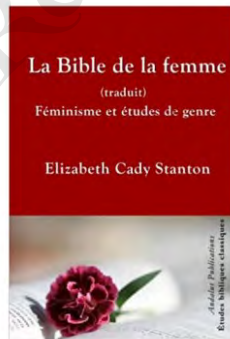
Les trois premiers chapitres de la Bible, interprétés d'une manière fondamentaliste, sans tenir compte des genres littéraires, et avec une mentalité machiste, sont devenus pour les femmes comme des pierres qu'on leur a tirées pour les décourager de toute prétention de parité de dignité.

Le manque en français d'un mot pour dire 'être humain' a fait à ce que nous lisions en Gn 1,27 : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu le créa, homme et femme il les créa ». De là à dire qu'il a créé d'abord l'homme le pas est bref. Or, pour être fidèles au texte, on devrait traduire : « Dieu créa le glébeux à son image... mâle et femelle il les créa ». Les deux sont la double manière où le glébeux, l'*adam*, se présente. Aux deux est confié le gouvernement du monde.

Dans le deuxième récit, au second chapitre, qui remonte à l'époque de Salomon, l'homme est façonné d'abord et c'est comme si Dieu cherchait par des essais successifs à le faire sortir de sa solitude, en lui faisant « une aide qui lui soit assortie » (Gn 2,18). C'est seulement quand la femme est devant lui, que la tentative réussit : l'homme parle, mieux, chante ! « Pour le coup, c'est l'os de mes os et la chair de ma chair » (v. 23). Des savants juifs ont interprété la sortie de la côte comme symbole d'identité de nature et de parité dans l'amour. La domination de l'homme sur la femme ne sera que la conséquence du péché : « Ton mari... dominera sur toi » (Gn 3,16b).

On ne saurait pas parcourir toutes *les figures de femmes de l'Ancien Testament*. Elles ne sont pas que les épouses de... les mères de..., mais elles ont souvent un rôle personnel. La lettre aux Hébreux félicite des femmes ainsi que des hommes : « Par la foi Sara... » et même : « Par la foi, Rahab la prostituée... » (He 12,11.31). Des femmes ont été prophétesses : Déborah (Jg 4), Esther, Judith, Ruth, Racab...

Nous pourrions citer d'autres nombreuses belles figures de femmes de l'Ancien Testament : Agar (Gn 16.21), Léa et Rachel (Gn 29...), la mère de Samson (Jg 13), la mère et la sœur de Moïse, Marie (Ex 2), la reine de Saba (1R 10) et la veuve de Sarepta (1R 17), qui seront indiquées comme modèle de foi par Jésus lui-même. Des figures tragiques, comme la fille de Jephté (Jg 11), ou la concubine sacrifiée (Jg 19), les femmes qui pleurent les conséquences de guerres qu'elles n'ont pas combattues, jusqu'à devenir le symbole même de la ville dévastée (Lam).



Quant à la Loi, elle exigeait un égal honneur pour le père et la mère (Ex 20,12) et punissait avec la même rigueur tout enfant qui frapperait l'un ou l'autre (Ex 21,15). Certes, le viol d'une vierge pouvait être réparé par le mariage : c'est-à-dire par une série infinie de viols... Le père pouvait néanmoins refuser de donner cette fille en mariage au violeur (Ex 22,15-16). La femme qui accouchait d'un garçon était impure pendant quarante jours, si elle accouchait d'une fille elle le serait pendant une période double (Lv 12). L'adultère était puni avec la mort des deux (Dt 22). Pour l'homme toutefois il était facile de divorcer, pratiquement impossible pour une femme (Dt 24). La circoncision, signe fondamental d'appartenance au peuple d'Israël, était discriminante, car elle ne concernait que les garçons. La femme était exclue du sacerdoce, qui revenait aux hommes de la tribu de Lévi et de tout rôle actif dans le culte au temple ou à la synagogue.

Nous allons considérer la présence de la femme *au niveau symbolique*. Vers la fin de sa vie, Moïse demanda au Seigneur de voir son visage et le Seigneur l'exauça. Après l'avoir caché dans le creux d'un rocher, le Seigneur passa, en criant son nom : « Dieu de tendresse et de pitié, lent à la colère, JHWH riche en grâce et en fidélité... »¹. « Dieu de tendresse et de pitié » : *el rahbum ve hanun*. *El* est le nom générique de Dieu chez les peuples sémitiques. *Rahbum* est l'adjectif du mot *rahhamim*, pluriel de *rehbem*, qui signifie « matrice, ventre féminin ». André Chouraqui traduit « El matriciel ». L'amour de tendresse du Seigneur nous entoure et nous fait être, de même qu'une femme entoure son enfant, en lui donnant consistance. Dieu donne la vie en faisant miséricorde.

Pour convaincre son peuple de son amour, en Isaïe le Seigneur se comparera à une mère : « Une femme oublie-t-elle son petit enfant, est-elle sans pitié pour le fils de ses entrailles ? Même si les femmes oublieraient, moi, je ne t'oublierai pas » (Is 49,15).

L'amour entre homme et femme est chanté dans des textes d'un haut lyrisme, comme le Cantique des Cantiques. Avant d'être un texte symbolique, il est le chant du projet de Dieu sur la femme et l'homme : qu'ils s'aiment et qu'ils se réjouissent de cet amour. Un amour si grand qu'il est utilisé par les prophètes Osée et Jérémie comme symbole de l'amour de Dieu pour son peuple : « Je me rappelle l'affection de ta jeunesse, l'amour de tes fiançailles... » (Jr 2,2), un amour qu'il va renouveler : « C'est pourquoi je vais la séduire, je la conduirai au désert et je parlerai à son cœur... Je te fiancerai à moi pour toujours... » (Os 2,16.21).

La femme est en effet *le symbole même du peuple* : dans ses souffrances (« Rachel qui pleure ses fils » [Jr 31,15] ; Lam), mais aussi dans son rachat : « D'un amour

¹ Ce sont les 13 noms du Seigneur chers à la tradition juive. Dieu miséricordieux est un titre de Dieu qui ouvre toutes les surates du Coran.

éternel je t'ai aimée, aussi tai-je maintenu ma faveur. De nouveau je te bâtirai et tu seras rebâtie, vierge d'Israël. De nouveau tu te feras belle... » (Jr 31,3-4).

Les prophètes voient la réhabilitation du peuple d'Israël après l'exile comme le fruit de l'amour de Dieu pour son épouse : « Ton créateur est ton époux... Dans un amour éternel, j'ai eu pitié de toi... » (Is 54,5.8). « Pousse des cris de joie, fille de Sion !... Yahvé te renouvellera par son amour » (So 3,14.17).

2. Dans le Nouveau Testament

Le mystère de l'existence de Jésus Fils de Dieu se manifeste dans l'incarnation : le fils de Dieu a assumé la culture d'un peuple et d'une époque donnés et en même temps il y a mis une semence révolutionnaire, un apport de changement capable de l'amener au-delà d'elle-même vers les horizons de Dieu. Le défi d'interpréter cet apport vient de la capacité de distinguer ce qui fait partie d'une adhésion nécessaire à des coutumes et qui donc est transitoire de ce qui est une valeur permanente à développer.

Encore, faut-il tenir compte du fait que le Nouveau Testament ne nous donne pas un accès direct à Jésus : toujours dans la logique de l'incarnation, sa figure et son message passent à travers la compréhension d'une communauté, de certains auteurs, dans lesquels, comme croyants, nous affirmons qu'a agi l'Esprit Saint pour qu'ils ne nous livrent que du vrai sur lui (DV).

Par rapport à la femme, dans le Nouveau Testament il y a des aspects innovateurs fondamentaux.

- *Jésus a montré une haute considération vis-à-vis des femmes* : il les a rencontrées, comprises (Lc 7,14), guéries (Lc 13,11; Mc 1,30; 5,25-34), ressuscitées (Mc 5,41), pardonnées (Jn 8,3-11), instruites (Jn 4), envoyées (Jn 20). Il a apprécié leur foi (Mc 5,27.34 ; Mt 15,28), leur dévouement (Lc 21,1-4). Quelques femmes faisaient partie du cercle restreint de ses disciples (cf. Lc 8,1-3). Il n'a pas eu peur de les approcher, car son cœur était pur (Jn 4,5ss ; 12,11-8). Il en a fait les premiers témoins de sa résurrection (Mt 28,1-10; Lc 24,8-11; Jn 20,16-18).¹

- *Jésus « naît d'une femme »* (Ga 4,4), Marie, sa mère. C'est elle qui lui a donné son humanité, c'est elle la première qui a dit au monde : « Voici le corps du Christ ». Pèlerine dans la foi, comme le dit le Concile, elle a appris auprès de son Fils à mettre sa confiance non dans cette maternité dans la chair mais dans son consentement dans la foi à la volonté du Père. Son image a été dans les siècles assujettie à une vision de la femme qu'on voulait faire passer à travers

¹ Dans les premières communautés chrétiennes, les femmes étaient très actives ; les Actes des Apôtres nous les montrent présentes dès le début, avec Marie, dans la communauté qui se réunit après l'ascension du Seigneur (Ac 1,14). Leur importance apparaît aussi dans les lettres de Paul (Rm 16,1.3.6.12 ; Ph 4,2).

elle : ainsi, on chante sa soumission, sa douceur, son silence, son obéissance. Mais Marie est aussi la femme du Magnificat !

- *L'épisode de Marthe et Marie* qui accueillent chez elles Jésus, qui est en voyage pour Jérusalem (Lc 10,38-42). C'est un fait inouï pour la mentalité de son temps – et l'attitude de Marthe le manifeste –, que Marie reste aux pieds de Jésus en l'écoutant comme une disciple. Jésus approuve le comportement de Marie : par cet épisode, Luc revendique à la femme sa dignité et son droit à l'écoute de l'évangile, c'est-à-dire à assumer un rôle actif dans le royaume de Dieu.

- *Ga 3,28* présente une affirmation de principe, sans équivoque : « Vous êtes tous fils de Dieu, par la foi, dans le Christ Jésus. Il n'y a ni Juif ni grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, *il n'y plus l'homme et la femme* ; car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus ». Nous pouvons le lire à la lumière de 1Co 12-13, où les différences sont affirmées non comme dignités différentes, mais comme fonctions.

- *La présence des femmes dans la toute première phase de la vie de l'église*. Le témoignage le plus ancien se trouve au chapitre 16 de l'Épître aux Romains¹. Paul envoie des salutations à des hommes et des femmes qui ont comme lui et avec lui enduré les fatigues de l'apostolat : Phébée, d'abord, diaconesse, qui probablement sera la porteuse de la lettre à Rome, le couple Prisca et Aquila, où le nom de la femme précède, Marie « qui s'est bien fatiguée pour vous », Junias, « apôtre marquant », avec Andronicus²... Ce dévouement radical des femmes au Christ et à son évangile apparaît aussi dans les Actes des Apôtres, selon lesquels le diacre Philippe avait « quatre filles vierges qui prophétisaient » (Ac 21,9). Avec le don de l'Esprit en effet, disait le passage du prophète Joël cité dans le récit de la Pentecôte, « vos fils et vos filles prophétiseront » (Ac 2,17). Le rôle actif et paritaire avec les hommes apparaît toutefois déjà quelque peu estompé : les femmes ont un rôle important d'accueil, de soutien à l'Église, mais moins actif.

Il y a bien sûr des *passages traditionnels*, où il n'y a rien d'innovateur, même s'ils manifestent un grand respect pour la femme. Son rôle est celui de toujours ; cf. par exemple : 1P 3,1ss : « ... vous, les femmes, soyez soumises à vos maris, afin que, même si quelques-uns refusent de croire à la parole, ils soient, sans parole, gagnés par la conduite de leurs femmes » ; 1Tm 2,9ss : « Que les femmes aient une tenue décente... ». Même la vision du mariage d'Ep 5 semble plutôt vouloir habiller une vision traditionnelle du couple avec la nouveauté chrétienne, sans

¹ cf. aussi Ph 4,2-3.

² Il est intéressant de remarquer que des exégètes ont longtemps considéré Junias un homme, car ils trouvaient inacceptable qu'on puisse appeler "apôtre" une femme. Pourtant dans les textes anciens ce nom appartient qu'à des femmes...

la transformer radicalement. Il ne faudrait pas oublier du moins le v. 21 : « Soyez soumis les uns aux autres dans la crainte du Christ ».

Il y a aussi des *passages qui semblent nier l'égalité*, chez le même Paul qui affirmait qu'il n'y a plus l'homme et la femme¹. Ce sont les passages qui ont marqué négativement l'histoire des femmes. Non pas à cause d'eux-mêmes, mais à cause d'une interprétation impropre qui n'a pas su distinguer l'essentiel du transitoire, ce qui était permanent de ce qui était une mesure pastorale. Parfois on a même mal traduit².

Les mesures restrictives concernant les femmes - si elles remontent à Paul lui-même -, peuvent être le signe d'une ferveur de prise de parole et d'activité des femmes dans les communautés chrétiennes, qui risquait de décourager, faire sentir dépaysés et éloigner des hommes. Pour éviter tout risque de fracture, Paul donne des mesures draconiennes, en voulant les justifier par tout genre de raisons : bibliques, culturelles, et d'autorité..., en trahissant parfois le gène du manque de véritables motivations. En Jn 16,13, Jésus annonce que « quand il viendra lui, l'Esprit de vérité, il vous introduira dans la vérité tout entière »³. Déjà l'Église en fait l'expérience dans les Actes des Apôtres, par exemple, avec l'accès directs des Gentils au baptême. Cela continue tout au long de l'histoire.

C'est pour cela que la Bible ne doit pas être comprise comme une cage, mais comme un coup d'envoi d'une histoire étonnante et pleine de surprises que l'Esprit veut écrire avec nous.

Femme : un poème pour toi (Ste Mère Teresa de Calcutta)

Garde toujours à l'esprit que la peau se ride.

Les cheveux deviennent blancs.

Les jours se transforment en années.

Mais ce qui est important ne change pas ;

Ta force et ta conviction n'ont pas d'âge.

Ton Esprit est la colle de n'importe quelle toile d'araignée.

Derrière chaque ligne d'arrivée il y a une ligne de départ.

Derrière chaque succès il y a une autre déception.

Tant que tu es vivante, sens-toi vivante.

Si ce que tu faisais te manque, refais-le.

Insiste ! Même si tout le monde s'attend à ce que tu renonces.

¹ Cfr. 1Co 11,2-16 ; 14,34-35 ; 1Tm 2,11.13.

² Par exemple, en 1Co 11,10, la traduction classique (BJ 1973) dit : "Voilà pourquoi la femme doit avoir sur la tête un signe de *sujétion*", en traduisant par ce dernier mot le grec *exousia*, qui signifie toujours autorité active, non passive.

³ Passage cité à plusieurs reprises dans les documents du Concile Vatican II.

Femmes africaines et Bible

par Hélène Yinda

C'est sur le fond de la réalité de la violence de nos expériences quotidiennes que les théologiennes africaines s'interrogent sur les ressources spirituelles qui nourrissent leur capacité de libération et d'espérance. La Bible nous donne-t-elle la clé de notre libération ? Quelle interprétation faisons nous-mêmes des textes bibliques et des traditions de nos églises ? Ce sont des questions importantes. (...)

C'est dans la Bible que nous, femmes africaines, pouvons trouver la clé de libération vis-à-vis de ce que nous vivons, la clé pour notre reconstruction et pour la renaissance d'une société nouvelle. (...) C'est en cela que consiste la pensée de la Théologie Féministe Africaine de la Fécondité Créative. Depuis des siècles, la lecture patriarcale et machiste des choses n'a permis à personne de voir la splendeur du féminin, et c'est notre devoir de le faire resplendir, à travers le regard et les lentilles de la parole de Dieu et de la culture africaine. Ce regard et ces lentilles doivent nous conduire à dénicher les falsifications patriarcales et machistes contenues dans les textes sacrés, dans la religion et dans la culture africaine. (...) Nous sommes appelées à apprendre aux hommes et aux femmes de notre temps à relire la parole de Dieu, en prenant en considération la culture et la société africaine. En la relisant, il faut considérer le projet de bonheur que Dieu a aux égards de l'être humain. Selon ce projet, tout ce qui dénigre la femme, qui l'humilie, l'infériorise et nie sa pleine humanité, n'est pas à Dieu et ne peut pas l'être. Il en est de même pour ce qui concerne l'homme. Si, comme le dit la Bible, Dieu a créé l'être humain « masculin et féminin », il est évident que seulement le principe de l'humain, de l'amour et du bonheur entre l'homme et la femme est le principe clé de la théologie chrétienne authentique. (...) Une fois compris cela, il nous reste encore un pas à faire : unir toutes nos réflexions et nos actions à la relation vitale avec le Christ. (...) En tant que théologie chrétienne, notre théologie est en Christ, vit en Christ et vit avec le Christ. « Par lui, avec lui, en lui », voilà la substance même de nos réflexions et actions, la force qui doit nourrir nos capacités de résistance, de créativité, de libération et d'espérance. (...) Le Christ dont je parle est celui à qui Marie, sa mère, a appris le sens fondamental de l'humain. (...) C'est le Seigneur de l'humain, l'amour fait chair. Lorsqu'on s'enracine en lui, on est fécondé et entouré par l'Esprit de Dieu. Ce n'est qu'ainsi, alors, qu'on a accès à la pleine humanité : celle qui fait de nous tous des enfants de Dieu. **Une femme africaine** dans laquelle est présent l'Esprit, **n'est pas seulement un être nouveau, mais devient « enceinte de Dieu », et en Dieu est appelée à accoucher une société nouvelle, une Afrique nouvelle** : l'Afrique de Dieu. Voici jusqu'où notre Théologie Féministe Africaine de la Fécondité Créatrice doit arriver, jusqu'au sommet d'humanité où Dieu voudra nous conduire. (...) Le chemin est long et il faut allonger le pas¹.

¹ Extrait d'un article paru en italien : Hélène Yinda, "Les eaux de mon puit", dans *Solidarietà Internazionale*, juillet-août 2006.

LA FEMME DANS LA CULTURE TRADITIONNELLE DES BASHI ET BAHAVU



Hon. BAPOLISI BAHUGA Paulin, laïc

Né à Idjwi, en 1953, il est docteur en pédagogie et, depuis 2014, Professeur Ordinaire à l'Institut Supérieur Pédagogique de Bukavu où il enseigne depuis 1976. Il a été député National entre 2003 et 2011 pour le compte successivement de la Société Civile et du Mouvement Social pour le Renouveau.

Quand nous parlons de société traditionnelle, il est difficile de mettre une ligne de démarcation entre ce qui est traditionnel et ce qui est moderne. Nous allons nous référer à l'image de la femme dans la société traditionnelle qui se représente dans notre imaginaire quand nous abordons ce sujet.

En général, dans l'opinion, la femme dans ladite société est principalement la pourvoyeuse de sa famille en revenus, face aux nombreuses dépenses de ménage. Elle se voit obligée et accepte de se lancer dans des activités informelles qui lui rapportent très peu de revenus et, dès qu'elle rentre à la maison, le mari se précipite pour lui arracher le peu qu'elle a gagné, faisant d'elle ainsi une main d'œuvre quasi gratuite. La femme, vue dans ce schéma traditionnel, représente une énorme masse humaine exposée aux humiliations à l'exploitation et aux manipulations les plus abjectes. Souvent, elle ne voit en perspective que les fonctions d'épouse, de mère et de ménagère.

Nous allons essayer d'aborder le sujet en puisant surtout dans le patrimoine socioculturel des Bashi et des Bahavu, en recourant même à des expressions proverbiales. Je structure le propos en 5 points : le premier est un aperçu sur le climat de la société sur l'individu, que les individus soient homme ou femme, et cela dans le régime patriarcal. Le second point situe la femme dans la société traditionnelle où elle est perçue comme un objet humain et comme être inférieur et faible. Le troisième point évoque quelques qualités reconnues aux femmes dans la société traditionnelle. Le quatrième point aborde brièvement la

polygamie. Enfin il y aura un bref regard sur la société traditionnelle aux prises avec le féminisme.

1. Le primat de la société sur l'individu

La société traditionnelle se caractérise par un certain nombre de traits. D'abord, du point de vue religieux, il y a la croyance en un être transcendant qui programme, crée et gère toutes les créatures et qu'on atteint par l'intermédiaire des mânes des ancêtres. Cet être suprême donne de la fécondité, la protection, la promotion, la fertilité du sol, le succès des activités humaines. Au plan socioculturel, la famille constitue la cellule de base vivant dans le village. Les familles, ayant les mêmes souches, forment un clan, chapeauté par un chef entouré d'un conseil de notables et de sages. La société traditionnelle, formée par l'ensemble des clans vivant dans une contrée donnée, a ses règles de conduite et ses normes tacites qui lui permettent de se définir, de se valoriser, de se distinguer et de se situer par rapport aux autres. Elle prime sur l'individu. L'enfant, étant un trésor commun, est de ce fait soumis à l'action éducative de la part de tous les membres de la communauté. Cette dernière lui inculque les valeurs supérieures telles que la solidarité, l'intégrité, le respect de l'âge, la primauté de l'intérêt collectif sur l'intérêt individuel, la discrétion, le courage, le sens de responsabilité, la loyauté, etc.

L'éducation se fait suivant des mécanismes socioculturels inventés au fil du temps, tels que chant et danse, conte et légende, rite initiatique et incantation, énigme et devinette, proverbe et maxime. Ces stratégies s'accompagnent de conseil, des preuves, d'admonestations, de punition...

Chaque individu qui vit dans la société quel que soit son sexe et son âge, doit s'en imprégner progressivement moyennant une éducation et une adaptation spécifique. L'enfant, garçon ou fille, apprend en écoutant, en observant, en imitant, en essayant, en s'exprimant, tout en prêtant attention à ce qui est autorisé, exigé ou défendu selon les circonstances et les rites initiatiques. Le garçon dans le sillage de son père doit acquérir des caractéristiques viriles et être à même d'exécuter des tâches dures. Quant à la fille, elle doit, aux côtés de sa mère, être capable de cultiver le champ, couper le bois, puiser de l'eau, prendre soin des enfants, préparer le repas, laver la vaisselle, faire le troc des récoltes disponibles, etc. S'agissant de l'administration familiale, chez les Bahavu et les Bashi, c'est le patriarcat qui prédomine. Le patriarcat est le système dans lequel le père exerce une autorité exclusive ou prépondérante. Il s'oppose au matriarcat dont l'autorité familiale revient plutôt aux femmes.

2. Femme et société traditionnelle

Les Bahavu et les Bashi, à cause de leur culture patriarcale, considèrent la femme comme un être inférieur, une servante et ne manquent pas de termes pour l'exprimer.

La femme comme objet humain.

Beaucoup de termes prononcés sur un ton apparemment innocent, renferme pourtant une bonne dose de mépris, comme le démontre quelques-uns retenus à titre illustratif.

Omukazi : dans le milieu des Bahavu et des Bashi, ce terme signifie littéralement *la femme*, qu'elle soit mariée ou non. Ce concept est très proche de *omukozi* qui signifie *le travailleur*. L'inconscient collectif c'est ensuite chargé d'opérer un glissement de sens en considérant que *omukazi* constitue en même temps *omukozi*. Cette confusion a amené à appeler la femme *portefaix* « mukazi », terme intégré dans l'expression swahilie de Bukavu. L'image de la femme corvéable à merci est davantage mise en exergue lorsqu'on évoque le terme *iba* qui signifie *son mari*. Ici le père Colle¹ trouve dans le radical *ba* le verbe *kuba* qui veut dire *être*, comme pour assurer que le mari « est », existe, tandis que la femme n'est qu'une servante qui exécute des nombreuses tâches lui confiées.

Deuxième série de termes : *akabeko*, *okurbola omukazi*, *okubarhula*. *Akabeko* : ce mot vient du verbe *kubeka*, ce qui signifie *transporter* c'est le cadeau offert à la famille de la fille qu'on demande en mariage. Ce cadeau ouvre la possibilité d'*emporter la fille* : ceci fait penser à un bagage inerte qu'on transporte vers la destination que seul le porteur connaît. *Okurbola omukazi* : cette expression se traduit par *prendre une femme*. Cette expression met aussi l'accent sur l'idée et le geste de *ramassage*, comme s'il s'agissait d'un colis quelconque. On rapproche d'ailleurs le verbe *kurbola* avec le verbe *kuzola*, en kiswahili, qui veut dire *ramasser*. *Okubarhula* : ce verbe signifie littéralement *soulever*. Il s'agit de l'enlèvement d'une jeune fille par un garçon aidé par ses amis. On parle de rapt physique. Il y a aussi le rapt moral lorsqu'un garçon réussit à couper un bout de l'avis de la fille convoitée qui se voit donc obligée de suivre le jeune homme et cohabiter avec lui, sous peine de subir le châtiment des mânes des ancêtres. Tel châtiment s'étendra sur ses parents. Il n'avait donc d'autre choix que d'encourager leur fille à rester chez son ravisseur, pour éviter la colère des ancêtres.

Troisième terme : *eshigi* (en kihavu) ou *ishigi* (en mashi). Le mot se traduit par *la dote*. Il vient du verbe *kushiga* qui veut dire *faire allégeance*. Il met l'accent sur la soumission du gendre et indique qu'il devient le client vis-à-vis de son futur acheteur. Dans cette offre d'idées il arrivait que le père égoïste de la fille livre cette dernière en mariage sans son avis, après avoir reçu en catimini des

¹ cf. Pierre Colle, *Essai de monographie des Bashi*, Centre d'Etude de Langues Africaines, Bukavu, 1971, 282 p.

cadeaux d'un gendre opulent. Ceci parce que le père était considéré comme propriétaire de sa fille et le beau-fils comme l'usufruitier.

Quatrième terme : *engulo*, qui signifie le prix d'achat. *Engulo* vient du verbe *kengula*, acheter. La fille est achetée par la famille du garçon auprès de celle de la fille, dans une opération qui fait penser au troc. Par euphémisme, on parle de dot dont l'ampleur dépend de la valeur placée dans la fille. La fiancée est alors livrée par ses parents contre la redevance coutumière convenue, vache et autres cadeaux, qui constituent une espèce de compensation. De nos jours, il existe encore des noms propres qui illustrent bien cette réalité. C'est par exemple *Nankafu*, « qui rapporte des vaches », *Nafranga* « qui rapporte de l'argent », *Navigumbi* « qui rapproche des milliers d'amis », *Nabintu*, « qui rapporte beaucoup de biens », *Ntabulonguma* « ne m'achète pas avec une seule vache », etc. De tels noms expriment clairement les désirs et les attentes des parents quand leur fille aura l'âge nubile.

3. La femme comme être inférieur et faible

Beaucoup de situations et d'expression que nous évoquons ci-dessous montrent que, dans la société traditionnelle, la femme est considérée comme un être inférieur.

Quelques situations méprisantes

- les meilleurs morceaux de viande, le plus gros poisson, les plus grosses patates et ignames reviennent de droit au mari, considérant qu'il en est le principal pourvoyeur ;
- le mari ne peut pas manger dans la même assiette que sa femme au risque de s'humilier ;
- les noms des enfants viennent toujours de la lignée du père et non de la lignée de la mère ;
- à la naissance de la fille il n'y a aucune réjouissance contrairement à celle du garçon ;
- la femme n'est guère consultée pour des questions d'intérêt général ;
- si la femme tarde à concevoir c'est de sa faute et le mari a le droit de la répudier et/ou de prendre une autre ;
- si une fille est tombée enceinte de manière irrégulière, le père du garçon et celui de la fille doivent renvoyer les deux mères considérées comme défaillantes dans l'éducation de leurs enfants ;
- quand on finit de tamiser la bière de banane dite *kasiksi*, fermentée trois jours durant grâce aux graines de sorgho et broyée, la boisson purifiée revient aux hommes ; les femmes n'ont qu'à se contenter de sucer ou de mâcher ses restes de sorgho avant qu'ils ne soient jetés dans la bananeraie.

Quelques expressions musicales et proverbiales ou mélodées sarcastiques

- *Akili ya bibi haiwezi kushinda ya bwana, akili ya bibi iko sava mtoto kidogo* : « l'intelligence de l'épouse ne peut pas dépasser celle du mari ; son intelligence est comparable à celle d'un petit enfant ».
- *Mwanamke ee, haiko mtu wa kumpa confiance* : « la femme ne mérite pas la confiance ».
- *Mwasi azali lokola caméléon, achangeaka mibali lokola caméléon achangeaka maranghi* : « la femme c'est comme un caméléon : elle change l'homme comme le caméléon change de couleur ».
- En kihavu il y a des expressions qui disent que « si votre fille n'est pas capable de cultiver, de puiser, alors vous pouvez rentrer avec elle ». Cela se dit par la famille du garçon à celle de la fille. Évidemment, lorsque ces séquences sont chantées l'intonation, le rythme, les mimiques et les gestes amplifient et expriment bien les messages et les sentiments que les délégués de la famille du garçon veulent communiquer.

Quelques proverbes

Il y a ensuite quelques proverbes humiliants :

- Vous voulez garder votre secret ? Confiez-le au vent qui passe mais pas à une femme.
- La force de la femme se trouve dans sa langue.
- Manger avec une femme c'est manger avec le diable.
- Quand la femme devient le juge de son mari, rien ne va plus.
- La langue de l'homme est comme la pluie de la saison sèche, celle de la femme est comme la pluie de la saison des pluies.

Dans les proverbes, certains défauts des femmes sont aussi mis en évidence.

Par exemple, au sujet de l'hypocrisie, on dit *omunyere ye lubika ci lwankanashwa*, « la fille ressemble à une meule qui en étant renversée se fait passer pour incapable de broyer les graines ». C'est pour dire que l'hypocrisie féminine revêt toutes les formes.

Ex'omukazi zigula amabulubulu, « l'argent de la femme achète les excréments de chèvre ». C'est pour dire que la femme thésaurise l'argent et quand elle le dépense c'est souvent pour des futilités.

Omwira w'abazi arhakanga gahirhi, « l'ami des femmes ne vient pas d'une calebasse lorsqu'elle brasse la bière de bananes ». C'est pour dire que les femmes exploitent les hommes sans limites et sans vergogne.

La rivalité : *Omukazi arhayendera wabo*, « une femme épousée n'est pas pour une autre femme ». Ce qui veut dire que la cohabitation est très difficile entre coépouses.

Le manque de respect : *muka omukenyi knabona iba nka cirhaba*, « la femme d'un pauvre considère son mari comme un gamin ».

Quelques tabous

Les Bashi et les Bahavu ont une culture patriarcale, raison pour laquelle la femme est considérée comme une servante. Beaucoup d'expression se rapportant à elle, tendent à la maintenir dans une position d'infériorité. Voici quelques tabous :

- une femme ne pas mordre son mari dans une dispute : même si le mari rose sa femme, il est interdit à la femme de mordre son mari ;
- une femme ne peut enjamber une lance, un arc, un homme, fut-il son propre mari ;
- une femme ne peut pas siffler ;
- une femme enceinte ne peut pas faire l'adultère ;
- une femme qui a ses règles ne peut pas pénétrer où on fait de la forge.

Certains se demandent ce qui arriverait si on transgressait ces interdits. Dans un tel cas, on s'expose au châtement des mânes des ancêtres et à la mort. Pour y échapper il faut recourir au féticheur en vue de recevoir un remède pouvant ôter la souillure au cours d'un rythme purificateur que lui seul connaît.

La polygamie

Pour plusieurs raisons, un mari peut épouser plus d'une femme, dans la société traditionnelle. Voici quelques raisons :

- lorsque la première femme est stérile ou ne met pas au monde ;
- lorsque le mari éprouve le désir de faciliter son existence, la femme étant considérée comme une main d'œuvre gratuite ;
- si le mari veut étendre les limites de sa famille, considérant qu'il peut compter sur le soutien de ses femmes et de ses enfants ;
- s'il compte avoir une grande progéniture qui force le respect et l'admiration de tous les voisins.

Dans tous ces cas, le bonheur de la femme ne constitue pas de *leitmotiv* qui amène l'homme à la polygamie. Il est, avant tout, poussé par des motivations libidinales et hédonistes ainsi que par la frime. Si les femmes conquises peuvent, par la suite y trouver leur compte, c'est tant mieux pour elles.

La femme dans la législation congolaise

L'article 14 de la Constitution qui dit :

« Les pouvoirs publics doivent veiller à l'élimination de toute forme de discrimination à l'égard de la femme et assurent la protection et la promotion de ses droits. Les pouvoirs prennent dans tous les domaines notamment dans le domaine civil, politique, économique, social et

culturel, toutes les mesures appropriées pour assurer le total d'épanouissement et la pleine participation de la femme au développement de la nation. Ils prennent des mesures pour lutter contre toute forme de violence faite à la femme dans la vie publique et dans la vie privée. La femme a droit à une représentation équitable au sein des institutions nationales, provinciales et locales. L'état garantit la mise en œuvre de la parité hommes-femmes dans lesdites institutions. La loi fixe les modalités d'application de ces droits »¹.

La Constitution congolaise prône les relations horizontales entre l'homme et la femme, tandis que dans ce que nous venions d'évoquer, il s'agit plutôt d'une relation verticale entre l'homme et la femme.

4. Quelques qualités reconnues à la femme

- elle constitue un trait d'union : *omukazi ye ilunga milala*, « la femme est le trait d'union entre les familles » ;
- la fidélité : *Omukazi arhajira balume babiri*, « une femme n'a pas deux maris » ;
- la sécurité : *Omukazi ye murhima alika*, « la femme c'est le cœur qui devrait au foyer » ;
- la stabilité : *Omukazi arhaba embuga*, « la place de la femme ce n'est pas en dehors de chez elle » ;
- la vigilance : *Omukazi mwenge adabula omuliro n'emyanzi*, « la femme intelligente cherche en même temps du feu et des nouvelles ».

5. La société traditionnelle et le féminisme

Au début du 20^e siècle, la société traditionnelle se voit secouée par une nouvelle dynamique, celle apportée par la colonisation, l'évangélisation, l'école, les affaires, la mondialisation... Les conceptions tendant à mépriser et à stigmatiser la femme sont combattues, considérant qu'elles vont à l'encontre de la volonté de Dieu et qu'elles oppriment systématiquement de la femme. Simone de Beauvoir (1908-1986), française, est très connue pour son radicalisme : « on ne naît pas femme, on le devient »² déclare-t-elle. La mondialisation, facilitée et véhiculée par les nouvelles technologies de l'information et de la communication, s'emploie aujourd'hui à déconstruire la société traditionnelle et impose une nouvelle vision caractérisée par l'effondrement des valeurs universelles. Le féminisme, ce courant de pensée qui se donne pour objectif de

¹ *Constitution de la République Démocratique du Congo*, "Des droits civils et politiques", art. 14.

² Simone de Beauvoir, *Le Deuxième sexe*, éd. Gallimard, Paris 1949, s.p.

la libération de la femme du joug masculin, tient à ce qu'elle soit déclarée et considérée comme l'égal de l'homme, en dignité et en droit. À bas la domination et la discrimination imposées par l'homme et vive la liberté, l'émancipation et l'autonomie ! Ce nouveau courant, ou mieux ce nouveau combat, et déjà perceptible chez les Bahavu et les Bashi. Le mari qui était craint, est appelé aujourd'hui *zukohe*, « lève-toi et mange ».

Les associations féminines tendant à réclamer l'autonomisation de la femme, deviennent de plus en plus nombreuses au Sud-Kivu et ailleurs. En témoignent l'association appelée *Femmes vainqueurs* : il s'agit de femmes qui se sont affranchies de leur mari et qui considèrent qu'elles sont sorties victorieuses de la confrontation qu'elles ont eue pendant longtemps avec leur ex-mari. À l'une d'elle, nous avons posé la question : « pourquoi l'épithète vainqueur et non victorieuse ? ». Elle a répondu sans ambages, que l'association a choisi une épithète au masculin précisément pour affirmer que les femmes membres de cette association sont désormais égales aux hommes.

Le féminisme et ses avatars, tels que la contraception, le mariage gai, les changements de sexe, la famille monoparentale, le lesbianisme, l'homosexualité, l'avortement la prostitution effrénée, le partenariat sexuel, apparaît comme une idéologie séduisante. Mais les ravages d'ordre éthique, psychologique et socioculturels sont incalculables à moyen et à long terme. Dans sa quête de plus de liberté et d'autonomie, la femme moderne, appuyée par des lobbies puissants, cherche à se débarrasser de l'homme et même de l'enfant. Cette fois-ci, il n'y a ni verticalité ni horizontalité dans les rapports entre femmes, mais tout simplement inexistence de ces rapports, ou mieux, des positions parallèles. Cette option extrême ne semble pourtant pas arranger les femmes bahavu et bashi qui aspirent à construire des foyers stables et heureux. Les mélodies actuelles l'expriment sans ambages, telles que :

Nabintu mtoto wetu bana pale bunyumba ni bwako, « Nabintu, notre chère sœur, tient bon, le foyer est à toi ». C'est une chanson qui invite à la persévérance dans le foyer en dépit des difficultés inhérentes à la vie d'un couple.

6. Pour conclure

Dans le récit biblique, le bon Dieu décrète qu'il n'est pas bon que l'homme vive seul. De la côte de celui-ci, il crée une femme qu'il place à ses côtés pour l'accompagner dans tout ce qu'il entreprend. Il leur donne des enfants par lesquels la race humaine se multiplie et s'étend sur la terre entière. Les groupements humains se constituent et se donnent de règles et de l'ordre de vie, notamment, chez les Bahavu et les Bashi, de choisir de vivre selon le patriarcat. Les relations sont verticales mais à travers le temps et l'espace la femme vexée,

brimée et humiliée, au contact d'autres cultures, veut se libérer du joug avilissant de l'homme. Elle conçoit que loin d'être esclave, elle est plutôt partenaire, respectable de l'homme, étant donné que, comme lui, elle est créée à l'image de Dieu qui a donné à l'un et à l'autre des spécificités propres.

Les femmes bahavu et bashi sont fières et honorées de remplir des fonctions honorables dans leur communauté : être mariées, concevoir et mettre au monde, nourrir leur famille, évoluer aux côtés de leur mari, s'épanouir au milieu de leur progéniture. En plus de cela, à une échelle élevée, des femmes s'illustrent par des actions en faveur de la paix, de la croissance économique, de la cohabitation pacifique, ici et ailleurs. Le père Georges Defour se fait l'avocat des femmes en soulignant :

« Il faudrait que le Synode formule une requête à tous les gouvernements africains pour préparer des législations qui mettent en valeur et protègent les droits des femmes, comme par exemple, des lois sur le mariage, des lois sur la reconnaissance des enfants, des lois sur les héritages, des lois sur les statuts des veuves, des secondes épouses, des filles mères, etc. On sait que la culture africaine unit la femme et l'eau et donc par exemple apporter l'eau à l'offertoire de la messe pourrait être l'une de ses attributions, ou pour un baptême. De même on sait que c'est la femme qui nourrit la famille. Elle a donc sa place dans la distribution de l'eucharistie »¹.

La femme a sa place dans la société humaine, qu'elle soit traditionnelle ou postmoderne. Sans elle aucune société ne peut exister. Elle mérite donc respect et promotion de la part de tous, y compris de la part des autres femmes. Nous formulons le vœu qu'à la suite des missionnaires xavériens qui ont organisé cette journée, d'autres initiatives soient proposées pour parler de la femme, afin de lui restituer la place, la dignité et les privilèges qu'elle mérite mais qu'une idéologie suicidaire cherche à lui ôter. Le temps de carême qui nous est accordé en ce mois dédié à la femme est particulièrement propice pour une prise de conscience partagée et profonde durant l'indispensable de la femme dans la marche de l'humanité vers Pâque qui s'annonce. Des femmes ont courageusement accompagné Jésus sur le chemin de croix ; les femmes ont joyeusement annoncé sa résurrection. Vive les femmes ! *Nani kama mama* ? « Qui encore vaut plus qu'une mère ? »

LA FEMME DANS LA CULTURE TRADITIONNELLE DES BAKONGO

Mme Mimi Émilie Matalanga, laïque



On peut lire, chez Paul Hazard, ce qui concerne la révolution des esprits en Occident en 1961 :

« Quel contraste ! Quel brusque passage ! La hiérarchie, la discipline, l'ordre que l'autorité se charge d'assurer, les dogmes qui règlent fermement la vie : voilà ce qu'aiment les hommes [et j'ajouterai les femmes] du dix-septième siècle. Les contraintes, l'autorité, les dogmes, voilà ce que détestent les hommes du dix-huitième siècle, leurs successeurs immédiats. Les premiers sont chrétiens, et les autres

anti-chrétiens ; les premiers croient au droit divin, et les autres au droit naturel ; les premiers vivent à l'aise dans une société qui se divise en classes inégales, les seconds ne rêvent qu'égalité. Certes, les fils [et les filles] chicanent volontiers les pères [et les mères], s'imaginant qu'ils vont refaire un monde qui n'attendait qu'eux pour devenir meilleur : mais les remous qui agitent les générations successives ne suffisent pas à expliquer un changement si rapide et si décisif. La majorité des français [et françaises] pensait comme Bossuet ; tout d'un coup, les français [et françaises] pensent comme Voltaire : c'est une révolution »¹.

Par cette référence, j'exprime le fait que l'on peut éprouver un certain malaise comme femme de la société moderne à parler de la femme dans la société traditionnelle africaine, compte tenu :

- de la mentalité qui sépare l'homme ou la femme modernes et l'homme ou la femme traditionnels ;

¹ Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne 1680-1715*, éd. Arthème Fayard, Paris 1961, p. VII.

- des préjugés de l'homme ou de la femme modernes globalement vis-à-vis de ce qui est ancien ou traditionnel ;
- de contradictions qui pèsent dans l'organisation des systèmes modernes ou traditionnels en Afrique comme ailleurs.

Autour de ces contradictions, je relis encore dans l'histoire occidentale qui nous inspire en ce vingt-et-unième siècle, que pendant longtemps la femme allemande est restée la femme mère contrairement aux autres pays en avance en matière d'industrialisation autour d'une certaine époque.

L'exposé qui suit sera donc livré avec ces malaises et en même temps avec ces limites car l'oratrice ne maîtrise pas toute la tradition kongo et même pas toute celle de sa franchises yombe à laquelle elle appartient.

Néanmoins, pour ne pas dérober à la demande des organisateurs de ce forum culturel, je commencerai par présenter le visage d'une femme louée par la tradition kongo et que l'on compare même à l'héroïne française Jeanne d'Arc.

J'aborderai ensuite la femme ordinaire dans un système matrilineaire et les contradictions des valeurs et des mépris de la société traditionnelle.

Je clôturerai ma modeste intervention sur un questionnement-souhait pouvant permettre d'allier modernité et tradition pour une identité féminine non aliénée ou aliénante.

1. La figure de la femme glorifiée dans la société traditionnelle kongo

Kimpa Vita (1684-1706), la Jeanne d'Arc du Congo¹. Par ce titre, je retiens que la femme dans la société kongo peut être digne de considération autant que l'homme son partenaire de toujours. Le père Nzuzi Bibaki dans cette optique attribuent à Dieu les attributs de la mère dans son livre dont le titre est *Le Dieu mère, l'inculturation de la foi chez les yombe*². L'on sait, par l'histoire du Congo, que Kimpa Vita a été insérée héroïne de la résistance Kongo à l'emprise des colonisateurs portugais et de la religion importée. Ceci lui a valu d'être portée au bûcher. Elle a accepté ce martyre plutôt que de renier la vocation de renaissance dont elle se disait et se savait investie par le Dieu tout-puissant. Le *Nzambe ya Mpungu*, c'est une appellation honorifique en kikongo. C'est de cette mission portée par une femme qui se réclame aujourd'hui tous les adeptes, hommes pour la majorité. Je ne plaide nullement en faveur des extravagances pouvant marquer un mouvement mystico-religieux, mais je lie à cet élan l'idéal

¹ cf. Rudy Mbemba Dia Benazo-Mbanzulu, *Le procès de Kimpa Vita. La Jeanne d'Arc congolaise*, éd. L'Harmattan, Paris 2003, 138 p.

² cf. Nzuzi Bibaki, *Le Dieu-mère: l'inculturation de la foi chez les Yombe*, éd. Loyola, Kinshasa 1993, 207 p.

porté par une femme, inspirée sans doute, et que les hommes du Royaume kongo de l'époque comme d'aujourd'hui porte encore en honneur.

Toutes les femmes ne sont pas inspirées pour être portées par les hommes. Autant le nom Kimbangu est loué comme homme dans cette tradition, autant une femme à la personne de Kimpa Vita l'est. La femme comme l'homme a ainsi sa place dans cette société pour ses exploits mais qu'en est-il alors de la femme du commun des mortels dans la société traditionnelle kongo ayant un système matrilineaire ?



Représentation de Kimpa Vita

2. La femme ordinaire : ses heurs et ses malheurs

Les malheurs sont sans doute compris d'emblée, sans recours aux dictionnaires. Les heurs sont pour leur part, selon le dictionnaire *Litttré*, la bonne fortune ou la chance heureuse.

Dans la société kongo, la femme a des considérations heureuses et des considérations malheureuses.

Les considérations heureuses

Je ne retiendrai qu'une. La femme *ngudi*, « celle qui engendre et prend soin de sa famille ».

La femme a toujours travaillé durement pour le bien-être de son ménage et de la société. Je vois encore ces femmes de mon village qui à 5h du matin était déjà la rivière pour la vaisselle, pour la lessive et toilettes corporelle. Et les mêmes femmes devaient, par la suite, se rendre au champ et venir préparer la nourriture pour la famille. La mère est considérée comme la gestionnaire de la maison. Selon le système kongo, la femme a une place très importante dans sa famille parce qu'elle enrichit celle-ci par sa progéniture. C'est là où intervient le matriarcat.

Les considérations malheureuses

Ironie du sort, c'est autour de celle qui engendre que la société traditionnelle semble aussi introduire les désordres, *les mawala* en kikongo. La dote que la famille de la femme exige, avant de la donner en mariage, est tout autant reconnue du bout des lèvres comme un cadeau, mais voulue du fond du cœur comme un prix. Il faut payer une facture à deux volets : quand je parle d'une facture, moi-même je sursaute parce que jusqu'à présent, quand mon mari, qui

est *musbi* nous dit qu'il a dû payer une *facture*, il réagit en disant « qu'il y a facture quand il y a achat » ! Donc chez nous c'est ainsi qu'on s'exprimait pour payer *la facture* à deux volets : il fallait pourvoir une facture du côté paternel et une autre du côté maternel.

Les factures sont composées d'argent et de biens matériels : de la dénomination *facture* pourrait découler l'attitude de la famille de l'époux. Pour elle, la bravoure et le travail assidu de la femme au sein de son ménage n'est qu'une contrepartie, car la femme est alors une main d'œuvre acquise, achetée. Celle qui engendre, la *ngudi*, est censée le faire au profit de sa propre famille d'origine. Elle doit élargir sa *dikanda*, « sa famille », même avec ou sans mariage légitime.

À la suite de cette philosophie, la femme peut être est considérée par sa belle-famille comme une intruse. Le père de ses enfants, son mari, n'est alors que simple géniteur. Au décès de la femme, la famille maternelle semble le cautionner en se sentant en droit de récupérer tous ses biens (habits, vaisselle, argent et tout autre bien acheté par la femme). La femme est censée enrichir sa famille. Donc si jamais la femme, partie en mariage, meurt, il appartient à sa famille de venir récupérer tout ce que la femme avait où elle s'est mariée, même les enfants parce que le père n'est que simple géniteur. Si le mari de la femme vient à mourir, la belle-famille fera subir à l'intruse un certain nombre des sévices et ira à la déposséder de biens familiaux, pendant que sa famille croit avoir de l'autorité sur ses mêmes biens, surtout ceux acquis par l'argent gagné par elle. Donc une fois le mari décédé, puisque la femme est une intruse dans sa belle-famille, la famille de l'homme se sent dans le besoin de récupérer tout ce qu'il y a dans la maison parce la femme est une intruse, venue juste pour enrichir sa famille à elle. Cela, en ce qui concerne la société traditionnelle.

3. Et aujourd'hui, quelle place pour la femme mkongo ?

Avec la rencontre des cultures, de la religion chrétienne, de la culture occidentale et de l'instruction, que restera-t-il de la *ngudi*, donc la mère qui doit prendre soin de ses enfants et de sa famille ? Ses malheurs seront-ils bannis ? C'est un chemin à parcourir, mais au bout, plaise au ciel que la mère aujourd'hui, tiraillée entre mille et une tâches quotidiennes pour la survie de sa famille, trouve encore assez de temps pour être encore la femme épouse au foyer. Le concours de la modernité et de la religion, ainsi que la rencontre d'autres cultures congolaises, pourraient briser la cascade de malheurs. Le père n'est guère qu'un simple géniteur : il a les pouvoirs de guider, d'éduquer et d'orienter ses propres enfants sans la mainmise de l'oncle.

Dans la société traditionnelle, c'est l'oncle qui avait la charge des enfants de sa sœur : pour que mes enfants à moi étudient, c'est l'oncle qui devait payer les

frais de scolarisation. Le mari s'occupait plus des enfants de sa sœur. Mais avec le temps, les choses ont changé parce qu'on a vu que les enfants qui étaient scolarisés par les oncles, ne bénéficiaient plus d'aide. Curieusement, quand l'oncle atteignait l'âge de faiblesses, ce n'était plus les enfants scolarisés qui venaient l'aider mais ses propres enfants : ces derniers devaient pourvoir aux soins de leur père. Progressivement s'est formé le dicton : *kyaku kyaku, kyangani kyangani*, « ce qui est à moi, c'est à moi ; à autrui c'est à autrui ».

Cela a ouvert les yeux à plusieurs qui, depuis lors, ont commencé à prendre leurs responsabilités et c'est au père d'éduquer ses enfants.

Le père est censé, de son vivant, écrire son testament pour protéger sa femme et ses enfants tout en tenant compte de la solidarité que consacre, à mon avis, le code de la famille en matière d'héritage. On peut en espérer une société dans laquelle la femme aura plus de considération, les conjoints travailleront alors main dans la main pour l'équilibre et la sécurité de la famille, sans basculer dans l'individualisme à outrance autour de la famille nucléaire. Ce sera alors *makwela ma Nzambi, mabana ba Nzambi*, « mariage de Dieu, enfant de Dieu », comme disent les Bayombe lorsqu'ils commencent la cérémonie de mariage coutumier.

Je dis bien « mariage coutumier » : en effet le porte-parole, modérateur de la cérémonie, répète ce proverbe sous forme de slogan, tout au long de la cérémonie. Le Yombe veut ainsi signifier que le mariage coutumier tire son origine de Dieu créateur. Ce mariage revêt d'un caractère sacré et met en interaction Dieu, les esprits *bakisi*, les ancêtres *bakulu* et les nôtres passés. La réalité sacrée et religieuse du mariage traditionnel réside dans cette interaction entre le monde visible et le monde invisible où Dieu apparaît comme source de la vie et où les ancêtres interviennent comme les médiateurs qualifiés qui portent au grand jour les souhaits des hommes : avoir la vie en abondance par la procréation dans le mariage.

Puisse-t-il en être ainsi, en parole et en acte, dans la société africaine, la société kongo et la société congolaise. Que l'écart toujours constaté entre le réel et l'idéal, ne nous décourage pas dans la recherche de cet idéal. Aux hommes je dis donc *ubaka simbilila*¹. Et si vous trouvez une femme *ngudi*, prenez-la pour un trésor !

¹ Ndr. Cette expression est une perle de sagesse, avec l'efficacité de la synthèse : *ubaka simbilila* (en kikongo), *soki ozui, batela* (en lingala), *shika shikamana* (en kiswahili). Littéralement, cela signifie : « conserve bien ce que tu as reçu ». Le détenteur d'une chose très précieuse doit la protéger contre l'éviction et la disparition. L'oratrice emploie cet impératif pour dire aux hommes de protéger le bien précieux qu'est leur épouse.

LA VISION DE LA FEMME DANS LA TRADITION CULTURELLE DES BALUBA



Mme Godeline Tshibola Kanku, laïque

Comme il s'observe dans d'autres cultures, quand les Baluba mettent au monde une fille, cette dernière ne suscite pas autant de joie que si c'était un garçon. On dit : « elle s'en ira faire sa famille ailleurs et notre famille peut mourir ! ». Quand il y a un garçon, on dit : « voici l'héritier ! Il s'installera ici et la famille va se développer ». Mais, dans la pratique, la femme est et sera toujours un bijou car c'est elle qui rassemble tout le monde.

Dans le patrimoine culturel de la République Démocratique du Congo, la culture luba a une grande envergure. On trouve des Baluba partout : RDC, Angola, Zambie... La femme luba kasaïenne est la base de la famille : elle est conseillère, la richesse, un pont qui relie les gens et le centre de la société ménagère et religieuse, enseignante, infirmière. Les hommes peuvent se chamailler, mais quand la femme luba se présente, elle parvient toujours à mettre du calme, quelle que soit l'opinion qui dit que la femme ne peut pas construire l'entente.

1. Caractéristique d'une femme kasaïenne

Dès l'âge de 10 ans, on commence à l'initier- On lui apprend à faire des petits travaux, à servir, à garder les enfants et la maison pendant que les garçons vont à l'école. Elle s'exerce et elle est observée dans sa croissance. La grand-mère et les belles-sœurs commencent à s'intéresser à elle pour lui apprendre la coutume. Deux fois par semaine, on utilise un petit groupe de filles pour les initier à aller à la rivière. On prend les filles selon leur âge et on les regroupe. Elles vont puiser de l'eau, mais, au long du chemin, la grand-mère leur apprend, progressivement, comment accueillir le développement de leurs organes génitaux, en leur donnant

l'éducation sexuelle. C'est un grand secret que les hommes ne doivent pas connaître. Tout se passe dans la discrétion.

La femme kasaïenne est de nature amoureuse : elle aime tout le monde spontanément. Elle aime partager ce qu'elle a, même si c'est peu. Naturellement elle est disponible au service des autres. Elle est très sociale. Elle s'adapte à tous les travaux et les réalise avec amour. Elle manifeste ainsi l'attachement à la famille, aux coutumes traditionnelles, son amour pour la vie, pour son apparence, pour le travail bien fait. Sur le plan professionnel, la femme kasaïenne est très visible. Le souci du travail bien fait et le soin de son apparence lui ont valu parfois, à Kinshasa, le surnom de « Demulu vantard ». Ce n'est pas de la vantardise parce que le père de famille apprend à l'enfant à maîtriser son travail. Autrement il le punit sévèrement.



L'amour du travail est intériorisé par le proverbe *mudjimo badishbia nshive* « le travail fait marier l'orphelin ». C'est en travaillant qu'on peut trouver le moyen pour fonder sa famille. Une autre version du même proverbe dit : *mudjimu ketatu kemamu* « le travail c'est mon père, c'est ma mère ». En même temps, les Baluba, pour stimuler les jeunes gens au travail, parviennent à leur dire ce proverbe : *bilengele biassé mukelende* « des bonnes choses sont comme les noix de palme qui sont dans les épines », « les roses sont dans les épines ».

Quant au respect des coutumes traditionnelles, la femme luba a beaucoup de respect pour les interdits. Elle préfère mourir au lieu d'accepter de violer des tabous, compte tenu de ce qu'on a déjà inculqué dans son esprit depuis son enfance. Elle évite de tomber dans le *tshibindi*, « une faute grave », une infraction sociale contre les interdits ou le sacrilège qui comporte les conséquences, appelées *mikayà* (les complications qui suivent l'acte et qui tombent sur toute la famille et la progéniture). On payait une forte sanction sociale qu'on appelle *tshiban*, un châtiment qui peut coûter des vies humaines.

Le *tshibindi* est l'infraction. Le *tshiban* est l'ensemble des rituels pour la réhabilitation (les frais à payer). Encore une fois, à Kinshasa, les filles d'autres ethnies ont souvent peur de se marier aux garçons baluba par peur du *tshibindi* : *Eh Keba, epayi ya Baluba, tshibindi ezali. Soki obali Muluba sala keba* « attention, chez les Baluba, il y a le *tshibindi* ; si tu te maries chez eux, fais attention ». Mais il y a donc confusion car, pour parler de *tshibindi* il faut qu'il y ait la transgression de règles ou des actes répréhensibles, ce qui n'est pas le cas du mariage !

2. Le mariage chez les Baluba

La fille qu'on va épouser, quand elle a l'âge d'être mariée, demande de suivre un parcours bien structuré. La tradition n'aimait pas « les aventures », les essais et les désordres. S'il y avait des « aventures » entre garçon et fille, tout le village est alerté. La famille du garçon est mal vue de tout le monde car elle a enfreint ce que le christianisme a appelé « sixième commandement de Dieu ». La fille se voit exclue : elle ne peut pas aller à l'école, à la messe, au marché... « sa tête est abîmée », elle est malheureuse. Dans de tels cas, la fille est rendue à la famille du garçon qui doit payer le dédommagement pour la virginité. Puis, elle est déplacée du milieu, étant mal vue et n'ayant pas de la valeur.

Dans un mariage bien organisé, le monsieur se présente, manifeste ouvertement l'amour pour la fille d'untel. Il parle avec son père. La fille, si autorisée, peut également manifester son intention. Si elle affirme l'amour, son père lui donne un petit garçon ou une petite fille pour qu'elle soit accompagnée dans la belle famille, même pendant deux jours. Un piège est alors tendu : si le garçon a vraiment l'intention de marier la fille, il la respectera sans jouer avec elle. Autrement, la donne va changer et on passe au *tshibindi*.

En observant la fille et sa famille d'origine, la famille du garçon doit se prononcer : « nous n'aimons pas cette famille car ils ne mettent pas au monde, ou bien, il y a des sorciers, la fille est impolie... ». S'il y a refus, la fille rentre chez ses parents et tout est terminé. Si la belle-famille accepte, la fiancée est convoquée au milieu des adultes. On lui met un pagne sur la poitrine et on lui pose des questions telles que : acceptes-tu de mettre au monde ? es-tu prête de t'occuper de ton mari et de l'assister, s'il le faut, à l'hôpital en cas de maladie ? On demande à la fille de montrer ses seins pour qu'on estime qu'elle peut mettre au monde beaucoup d'enfants. On lui demande de soulever le pagne jusqu'au mollets et on saura si elle a la force de transporter le mari jusqu'à l'hôpital. La famille s'exprime et demande au garçon de ramener la fille chez ses parents. Si le garçon dit : « Nous allons revenir », les anciens comprendront que la fille n'a pas réussi le test. Mais si on a apprécié la poitrine et les mollets, le garçon est chargé de dire clairement à son beau-père que la fille est bien acceptée et qu'il faut maintenant proposer le montant de la dot.

Les Baluba ne sont pas compliqués pour la dot : le garçon verse ce qu'il a devant la belle famille, en simplicité et sincérité, en montrant qu'il est capable de faire des efforts pour pourvoir aux nécessités de la famille. La dot est un symbole pour dire que la fille est le trait d'union entre les deux familles. Si, un jour, il y a des cas de maladies ou de décès dans la famille de la fille, le garçon continuera à assister la belle-famille.

Après le versement de la dot (*biûmâ*), la femme « part voir le feu » dans sa belle-famille : c'est le premier acte conjugal. Le lendemain le mari dit : « J'ai trouvé ma femme vierge. Donc nous devons ajouter quelque chose à sa



famille ». La maman de la fille réunit ses copines pour manger « notre chèvre de virginité » : cette viande n'est mangée que par les mamans (même pas les papas ni les jeunes filles). Le papa de la fille prend de l'argile ou kaolin (*lupemba*) et fait alors une déclaration en mettant de l'argile sur son enfant : « Tu nous as honoré. Tu vas mettre au monde des filles et des garçons, des *bakaji ne balume*. Tu peux donc partir chez toi ». On met l'argile sur son corps en descendant, des épaules vers le ventre, alors que chez le garçon, l'argile est mise en montant du nombril vers les épaules. Le mouvement descendant signifie un appel au calme : que les événements de la vie ne l'agitent pas et que son cœur soit confiant. Le mouvement ascendant signifie que le garçon doit s'activer pour chercher à nourrir sa famille, ouvert aux opportunités qui assurent les biens matériels. Les femmes qui ont consommé la viande de chèvre, accompagneront la fille dans son foyer pour l'aider, pendant trois jours, à faire le champ avec elle.

La femme qui avait été appréciée par sa famille, maintenant se montre forte dans le travail et dans la force pour s'occuper de sa nouvelle famille. Elle vient « construire » sa famille et non pas séparer les gens. Les mariés ne consommeront pas la nourriture dans la maison, mais en plein air pour que d'autres, s'ils le veulent, puissent prendre part. C'est une consigne pour dire aux futurs parents de ne pas être égoïstes.

Pour conclure, nous avons vu comment la tradition, balisée par des règles claires et les sanctions du *tshibindi* et *tshibanu*, protège et promeut la dignité de la femme luba¹. Dans la rencontre avec la société moderne, les sanctions qui, à l'origine concernaient les hommes et les femmes, sont finies par s'appliquer surtout aux femmes. Pourquoi de telles sanctions ne touchent plus directement ces hommes mariés qui, sous prétexte d'insatisfaction ou d'absences prolongés au foyer, vivent avec plusieurs concubines ? Comment les sanctions ancestrales peuvent être assimilées dans la modernité, défendre l'unité familiale et éviter l'égoïsme masculin et la chosification de la femme ?

¹ Pour aller plus loin, nous renvoyons à l'étude publiée dans la revue des Jésuites de Kinshasa : Muteba, Nzambi Mushipula, « 'Mukiya', 'Tshibau' et 'Tshibindi': sanction sociale et morale chez les Luba du Kasai », dans *Zaire-Afrique: économie, culture, vie sociale*, n. 215 (mai 1987), pp. 275-289.

Prière de la femme luba avant le repas¹

Mukálenge Máwejá Nángílá,
Díbá kàtùngílá tshishíkí ;
Wêwé wáfukílá bià pànuápá,
É kupà bantu bèbè nè bíbídíá.
Kàdí lélù eu nyéu
Tudíá bíákudíá bià um budímí bupíá-
bupíá.
Wáméneshá bíkwàbò um mádímí ètù.
Ukoléshè bádí bádíá biákudíá biébè.
Bióbíó bínè biátùpwéká nè dílá.

Seigneur Dieu,
Soleil qu'on ne peut regarder de face ;
Vous avez fait tout ce qui existe dans le
monde ici,
Et donné à vos hommes pour se nourrir.
Ce jour d'aujourd'hui
Nous mangeons les fruits de ce nouveau
champ.
Veuillez faire croître d'autres fruits sur
nos champs.
Donnez force de vie à ceux qui mangent
vos aliments.
Qu'ils digèrent bien dans leurs intestins.



Un autre exemple de “Kabila”,
l'esprit tutélaire de la maternité
Luba

Se tournant vers la femme,
Jésus dit à Simon :
Tu vois cette femme ?
(Lc 7,44)

¹ Rafaël Van Caeneghem, *La notion de Dieu chez les baLuba du Kasai*, Mémoire présenté à l'Institut Royal Colonial Belge, éd. Duculot, Bruxelles 1956, p. 85.

DÉBAT AU TOUR DU SUJET DU FORUM

1. Comment récupérer le sens de *Nyabantu* ?

Question d'une religieuse du Nord Kivu

Dans ma culture traditionnelle Yira (zone de Lubero et Beni), nous remarquons une évolution de la considération de la femme. Dans l'ancien temps, elle était considérée comme un être suprême (*Nyabantu*, « la mère des vivants ») qui serait à un titre égal de Dieu (appelé *Nyamwanga*, « le Créateur »). Les violences et les guerres subies, ainsi que la rencontre avec d'autres cultures, ont fait disparaître cette considération de la femme. Même dans d'autres cultures, la violence faite sur la femme a fort blessé son identité jusqu'à la chosifier. Comment récupérer le sens de *Nyabantu* ?

Réponse de Bapolisi

On peut considérer que dans la culture des Bahavu et Bashi était fondamentalement considérée comme une ménagère, une épouse, une mère. Fondamentalement n'était pas chosifiée. Mais étant donné que le mari tendait à exercer un pouvoir absolu dans tous les secteurs de la vie, à un moment donné il y a eu des réactions de la part de la femme. Comme disait Mme Kanku, il y a eu des contacts interculturels tels que des femmes se sont rendues compte qu'on abusait d'elles ou qu'elles étaient privées de leurs droits fondamentaux et des réactions commençaient à naître. L'évangélisation a apporté un message tendant à montrer qu'homme et femme, tous deux, ont été créés à l'image de Dieu et que, par conséquent, les relations doivent être de respect mutuel. Le sens de *Nyabantu* nous aidera à situer la femme dans sa juste place : non pas d'objet, ni de domination par rapport à l'homme. La rencontre interculturelle devrait nous aider à améliorer la considération portée envers la femme, au lieu de réduire sa valeur.

2. Quelle est la signification de *Mukânyie* et *Nahamwirhu* ?

Une dame de la culture shi

Nous les femmes, nous nous apercevons de « l'importance du style ». En mashi, deux termes peuvent être employés, mais la tonalité change complètement le sens : *mukânyie* et *nahamwirhu*. L'enjeu, aujourd'hui, est de puiser dans notre patrimoine linguistique ce qui nous honore et surtout fournir des efforts pour soigner la manière de s'exprimer, en prenant des distances de toute arrogance ou violence.

Réponse de Shakuwe Konda, spécialiste en mashi :

Pour comprendre le sens des deux mots cités, nous pouvons donner une traduction littérale. *Mukânyie* vient de *Muka* (l'épouse de) *nyie* (moi), « la femme de moi », « mon épouse » : mais au fond, cela signifie « ma propriété ». Donc, mon épouse dépend de moi.

Nahamwirhu vient de *Na* (propriétaire de) *hamwirhu* (chez lui) : littéralement, « c'est lui qui me donne une adresse », « celui qui me donne de la valeur », « celui qui fait que je suis ce que je suis ». Donc c'est ainsi avec beaucoup de respect que la femme parle de son époux. Elle lui porte du respect car il est le responsable de la maison et elle lui est soumise.

3. La femme et les esprits

Dans l'assemblée, un monsieur se demande : pourquoi, dans les prières d'intercession ou d'exorcisme, comme ce fut le cas des prières avec le père Riccardo Nardo sx, on constate que ce sont les femmes qui tombent le plus ? Est-ce que Dieu veut les éprouver davantage ou est-ce un signe d'amour ?

Sœur Teresina Caffi : la question est complexe et demande beaucoup de compréhension. Pour y répondre, il faut commencer par considérer la charge de souffrances qui pèse sur les épaules de nos mamans. Cela pourrait amener à des phénomènes difficiles à saisir, comme insoutenable est la charge de problèmes qu'elles doivent porter.

La représentante du Gouverneur Théo Ngwabidje Kasi ajoute : il y a une relation entre Dieu le Père et la femme. Dieu a aimé le monde en envoyant son Fils à travers la femme. La femme a une sensibilité profonde qui la connecte davantage à Dieu dans la prière. Peut-être que l'homme est saisi par un certain esprit de suffisance et d'orgueil qui l'empêche de reconnaître ses fautes. En tout cas, derrière chaque homme, il y a une femme qui lève les yeux vers le ciel !

4. Un encouragement pour le Musée du Kivu

« Nous tenons à remercier les Missionnaires Xavériens pour leur engagement dans la culture, comme sauvegarde et promotion du patrimoine ancestral de l'Est de notre Pays. Au niveau de Kinshasa, au Mont Ngaliema, il y a une collection de plus de 45.000 objets qui ne représentent que 65 des 250 tribus présentes dans la R.D. Congo. La plupart de ces objets ont été récoltés des cultures de l'Ouest. Merci au Musée du Kivu pour l'effort fourni de représenter les différentes cultures qui la composent. Nous leur promettons un soutien de valeur » (Amos Kalegamire Bazamuka, Directeur provincial du musée national de Bukavu, au forum culturel du 19.03.2022).

ÉPILOGUE : talent pour la joie des femmes

Hommage à la sœur Kitoga Abecha Sophie (1936-2021)



Intelligente, douée pour les langues, courageuse devant l'idéal, disciplinée, fière de sa féminité pour le Seigneur : sœur Sophie a marqué l'histoire !

Née à Kamituga le 30 juin 1936, elle était l'aînée de 12 enfants. Elle suit la catéchèse avec un tel intérêt qu'elle pousse ses parents Joachim Kitoga et Juliana Kabungo, à s'approcher de la religion chrétienne, quand la paroisse de Kamituga venait d'être fondée, en 1948. Après ses études primaires à Kamituga et secondaires à Burhale, elle entre chez les sœurs missionnaires de Notre Dame d'Afrique le 5 juin 1956, en une époque où les aspirantes étaient orientées vers les Congrégations locales. Avec détermination, elle sentait fortement le désir d'être missionnaire pour partager sa foi même en dehors de son Pays. Au cours de ses 62 ans de vie religieuse, elle rendra service dans onze pays (Belgique, France, Suisse, Italie, Burundi, Rwanda, Burkina Faso, Tanzanie, Ouganda, Congo et au Kenya où elle a passé les six dernières années de sa vie jusqu'à son départ vers le Créateur le 18 juin 2021).

La sœur Sophie a servi principalement dans l'éducation de la femme : l'objectif de toute une vie. En 1970, elle obtient le diplôme de professeur du premier cycle de l'enseignement secondaire, à l'École normale supérieure du Burundi avec un mémoire sur : *Le statut de la femme chez les Balega*. Elle promouvait une formation intégrale qui déploie les qualités intellectuelles et pratiques, humaines et spirituelles. Sa joie était de voir ses élèves ou ses mamans devenir indépendantes avec des sources de revenus, comme la fabrication de savon, de vin, de batik pour améliorer leur niveau de vie. Elle était animée d'une grande foi qui la soutenait dans la jeunesse jusqu'à ses derniers jours, en enrichissant ceux qui la côtoyaient. Avec un sourire et un franc parler, elle aimait répéter : *N'hésitez pas à être vous-mêmes et à vous donner au Seigneur !*

Collection « Actes forums culturels »
Rome 2023

- *Le Musée du Kivu fonctionnel et ses responsabilités des élites, Leçon inaugurale sur les formations et les objets du Musée* (19.03.2013), 4 p. Via Ugo la Malfa, 19 – Spigno Saturnia 04020 Latina
- *L'éducation familiale d'après le 15 mars 2023*, 19.03.2014, 20 p.
- *La référence aux ancêtres : de nos traditions culturelles à notre pratique aujourd'hui*, 19.03.2015, 28 p.
- *La dot dans le mariage au Kivu : son importance et son évolution*, 17.03.2016, 28 p.
- *La guérison à la croisée de nos traditions et des sciences modernes*, 17.03.2017, 32 p.
- *L'initiation : porte d'entrée dans une ethnie, dans l'Église et dans un ordre religieux*, 20.03.2018, 32 p.
- *Le sens de l'autorité : dans la tradition locale, dans la culture moderne et dans l'Église selon Pape François*, 19.03.2019, 28 p.
- *Les tabous : garde-fous des valeurs traditionnelles*, 17.03.2020, 40 p.
- *La mort dans nos cultures locales : sa gestion et son implication sociale*, 19.03.2021, 36 p.
- *La femme dans la société traditionnelle : sa place au Congo*, 19.03.2022, 36 p.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION DU FORUM.....	3
LA FEMME DANS LA BIBLE	5
1. Dans l'Ancien Testament	5
2. Dans le Nouveau Testament.....	8
LA FEMME DANS LA CULTURE TRADITIONNELLE DES BASHI ET BAHAVU.....	12
1. Le primat de la société sur l'individu	13
2. Femme et société traditionnelle.....	14
3. La femme comme être inférieur et faible.....	15
4. Quelques qualités reconnues à la femme	18
5. La société traditionnelle et le féminisme.....	18
6. Pour conclure	19
LA FEMME DANS LA CULTURE TRADITIONNELLE DES BAKONGO.....	21
1. La figure de la femme glorifiée dans la société traditionnelle kongo ..	22
2. La femme ordinaire : ses heurs et ses malheurs.....	23
3. Et aujourd'hui, quelle place pour la femme mkongo ?	24
LA VISION DE LA FEMME DANS LA TRADITION CULTURELLE DES BALUBA.....	26
1. Caractéristique d'une femme kasaïenne	26
2. Le mariage chez les Baluba.....	28
DÉBAT AU TOUR DU SUJET DU FORUM.....	31
3. Comment récupérer le sens de <i>Nyabantu</i> ?.....	31
4. Quelle est la signification de <i>Mukamyie</i> et <i>Nahamwiru</i> ?.....	31
5. La femme et les esprits.....	32
6. Un encouragement pour le Musée du Kivu.....	32
ÉPILOGUE : talent pour la joie des femmes.....	33

Archivio Saveriano Roma